

**Comment penser autrement la crise  
avec la psychanalyse  
[et Jacques Derrida]**

Keith Jarrett, lors d'un concert donné à la Scala de Milan en 1997, osa mettre en crise le thème musical qu'il choisit ce soir là de développer, Le public l'entendit crier, gémir, amorcer une autre phrase, garder le silence, soupirer, se reprendre et poursuivre sur un thème légèrement différent.

Que ce passage soit authentique ou surjoué, m'importe peu, J'aime bien ce moment, il illustre la prise de risques, l'intérêt de casser la routine, se laisser envahir, déborder, D'accepter d'aller ailleurs, Il y a toujours des moments comme ça dans la vie de chacun, dans la société, mais aussi au cours d'une psychanalyse, Cette intranquillité est nécessaire pour la création, pour produire du neuf, On se retrouve alors à la place de Jarrett, de son piano ou de l'auditeur, sans bien discerner d'ailleurs dans ce trio singulier, qui a la place de qui, et qui joue, et sur quoi on joue, et qui gémit, et qui entend... Jacques Derrida écrit dans « Passions », comment savoir « *qui est le lecteur de qui, qui le sujet, qui le texte, qui l'objet, et qui offre quoi – ou qui - à qui<sup>1</sup>* ». Une crise comme celle-ci aura finalement été productive si elle parvient à travailler l'insu de chacun.

La crise, celle en tout cas que Jarrett mit à Milan si joliment en musique, n'est donc pas une catastrophe, elle peut être dans la vie, Car ce qu'elle met en question un peu à la fois, permet la déconstruction des acquis. Le monde, à l'image des individus, se construit aussi par crises successives, il ne cesse de se faire, se défaire, de se reconstruire, et de se redéfaire, Sauf parfois que les vagues deviennent des tsunamis, elles dispersent les démocraties qui se croyaient à tort protégées par leurs institutions, au profit du pouvoir d'un seul ou d'un petit nombre. Les dictateurs croient alors échapper à la fatalité par la souveraineté de leur pouvoir, par la corruption et la fuite en avant, Mais un jour ou l'autre, le pouvoir leur échappe, s'autodétruit, C'est ainsi que l'empire ottoman et l'URSS se sont effondrés. Ce n'est qu'une question de temps, mais ça prend parfois des siècles. L'événement déclencheur de l'effondrement ne se programme pas, c'est même le propre d'un « événement » que de survenir un jour sans crier gare (regardez ce qui s'est passé en Tunisie),

Partout et toujours, constate Derrida, « *il y a* » la déconstruction, elle est en nous, en politique, dans tous les milieux et dans tous les coins de la planète, elle se heurte aux idéologies conservatrices et à la plupart des religions qui cherchent à la freiner, à la canaliser, car la déconstruction suit toujours une voie apophasique et remet en cause

---

1 J. Derrida, *Passions*, Galilée 1993, p.34

leur influence. Comment accueillir au mieux ce qui pour certains entraîne une crise existentielle et un risque d'effondrement? La déconstruction amène en effet chacun d'entre nous et chaque institution à recréer à chaque instant une partie de son monde interne, faute de quoi, à terme, ce serait la mort psychique assurée, On pourrait donner un nom à cette destruction qui vient signer la panne de la déconstruction : « Alzheimer », celui de l'individu comme celui de la société.

La déconstruction se distingue nettement de la destruction, Elle en diffère en révélant ce qui est potentiellement facteur de vie dans la mort, et réciproquement, de mort dans la vie. On peut la sentir opérer à travers les crises, Quand on la perçoit à l'œuvre en soi et autour de soi, elle est une chance à saisir, le chemin de la chance au cœur de la crise, Il faut penser la nécessité de l'aporie, l'accompagner et tenter de déplisser ses bords, Ils sont instructifs pour parvenir à entendre la rumeur du monde, En cela la voie de la déconstruction est très proche de celle de la psychanalyse, Elles ouvrent les questions sans leur apporter de réponses toutes faites, Elles détruisent les certitudes et interrogent l'emprise, C'est d'ailleurs ce qui ne les rend pas agréables à tous.

Chez un individu, la déconstruction se fait souvent spontanément, en douceur, à tous les âges de la vie, lors de crises de portée limitée. On leur donne des noms divers : latence, puberté, ménopause, vieillissement, Elles amènent l'individu à effectuer de nouveaux frayages dans l'inconnu, à produire un supplément de pensée et de parole. Quand elles sont imposées brutalement de l'extérieur par le biais d'une crise économique ou sociétale de grande ampleur, la déconstruction se montre déchirante pour certains, impossible. Plus le monde est pris dans des enjeux de pouvoir, et plus la rupture est brutale, avec des effets incalculables, meurtriers. Pour s'en prémunir, l'ONU ne cesse de parler de paix et de sécurité, de mesures à prendre, et pourtant, malgré tout, des crimes de masse continuent à se commettre un peu partout dans l'indifférence ou l'impuissance des États,

La cruauté est en effet universelle, inscrite au plus profond de l'humain, Personne, pas même le moraliste, le philosophe, le psychanalyste ou le saint, n'en sont indemnes. On a beau avoir de belles idées, plaisanter, se réjouir, rire, boire et chanter, réfléchir, déconstruire et analyser : le meurtre est là, au coin de la rue, et si nous n'y prenons garde, il pourrait être ici dans notre maison sans que nous n'en sachions rien. Il est au fondement inhumain de l'humain. Un génocide peut encore revenir, « La cause est toujours là, mais on ne la connaît pas », disait récemment une jeune rescapée du Rwanda. L'arraisonnement habituel de l'énergie de la pulsion de mort par les autres pulsions présente en effet des ratés impressionnants. La volonté de mort se camoufle derrière des idéologies diverses, des nationalismes, du racisme, ou se révèle au grand jour à travers des atrocités (cf. la Syrie, ou le Rwanda). Comment théoriser la « cruauté sans alibi », disait Derrida ? La psychanalyse peut-elle aider à la penser ?

Un analyste qui exerce dans une société qui n'est pas ou plus démocratique s'expose car il devient un témoin gênant, il prend la place du « Nègre » chez Faulkner. On l'accuse non pour ses fautes mais parce qu'il a vu et qu'il sait et qu'il laisse ouvert un

espace de paroles(cf. la Syrie et Rafah Nached). En psychanalyse, un ensemble d'écritures-lectures ayant diverses entrées s'accouche, se déploie dans le transfert, Elles récupèrent au passage les hantises des générations précédentes, de la société dans laquelle l'analysant vit, mais aussi des filiations et idéologies associées de l'analysant et de l'analyste. L'écriture d'un transfert erre ainsi dans l'inconnu, se fraye difficilement un chemin, C'est insupportable dans une dictature, Une écriture commune (analysant-analyste) cavale sans cesse sur le Désir, celui de l'analysant comme celui de l'analyste, Mais donc aussi révèle la « pulsion de mort » qui hante tout ce qui vit, et peut ne plus faire « angle avec elle-même », comme le dit joliment Derrida, entraînant alors des destructions massives..

Dans une psychanalyse, un « texte » autre avance de traces en traces, par plures successives, déplaçant infiniment sa marge, Au fil de ce dévoilement discontinu, apparaîtront des blancs dans l'écriture du texte (des blancs à la manière de ceux des poèmes de Mallarmé), C'est aussi de cette façon qu'une société avance ou recule, Elle dévoile des blancs, déplace ses marges, se construit et se déconstruit par plures successives d'un texte collectif, pour le meilleur ou pour le pire, Ceci se fait au gré de transferts politiques multiples, parfois jugés incohérents ou néfastes, mais en réalité, au delà de la peur qu'ils suscitent, on ne sait pas trop en anticiper le résultat final. Les frontières sociétales et politiques restent forcément incertaines, mouvantes. Et si le « jeu » démocratique s'en contente c'est parce qu'il parvient souvent à le corriger par l'alternance, Mais un pouvoir dictatorial dominateur et souverain n'aime pas ça. Il préfère toujours l'identique, ça le rassure, Et il n'aime pas le travail de l'historien. Car une nation a peur de ses fantômes, Elle ne se construit qu'à partir de traces forcloses, à jamais perdues, celles des traumatismes et des meurtres à partir desquels un peu à la fois elle s'est constituée. La construction de mythes fédérateurs vient recouvrir le tout. Les crises convulsives lui sont alors nécessaires pour que le texte collectif puisse continuer à se déployer.

Les psychanalystes ne se sont pas assez intéressés à ces questions que frileusement ils ont toujours jugé trop politiques, pas assez « neutres », progressistes et donc suspects. La psychanalyse s'est en effet coulée à l'origine dans un moule bourgeois, celui de Freud et de la Vienne de son époque, alors que son propos était par nature plutôt subversif. Du coup l'argent et la défense du capital sont souvent restés sa tasse de thé : que surtout rien ne bouge dans la société pour que l'on puisse continuer à « analyser tranquillement ». Des tutelles conservatrices ont continué à travers les formations et supervisions et théorisations de toute sorte à peser de leur poids idéologique sur les élaborations, quitte à répéter sans fin l'identique (« Freud a dit que », « Lacan a dit que », etc.). Or si, comme l'avance René Major dans son dernier livre, les productions de l'inconscient sont bien au cœur de l'économie, et du politique, l'analyste devrait tout de même se montrer capable d'en dire quelque chose sur la place publique et ne pas se réfugier derrière un silence qui à la longue devient obscène.

Psychanalyse et démocratie ont leur sort lié, Non pas une démocratie réduite à sa

structure formelle, mais une démocratie en mouvement, encore « à venir », parce que inventive d'un lendemain qui ne chantera pas, on ne le sait que trop. Une démocratie autre qui saura déplacer son texte, continuer à l'écrire à travers les crises, et pourtant garder le cap. C'est là que la psychanalyse pourrait être utile, en rappelant sans cesse l'importance de trois notions essentielles pour que le statut de l'inconscient soit pris en compte et respecté dans l'énonciation de chacun, et que « le meurtre » ainsi puisse sans cesse être différé : l'hospitalité, la justice et la solidarité. Non pas comme s'il s'agissait là d'idéaux et de slogans extérieurs à elle-même, mais parce qu'il s'agit là de trois axes qui fondent le travail de l'analyse, et qui soutiennent ce qu'on appelle la direction de la cure.

(à suivre)

Jean Cooren (avril 2014)